

Ma première patrouille : (souvenir de 1847)

Autor(en): **D.V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 15

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182276>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 12 avril 1873.

Chacun sait, chez nous, ou doit du moins le savoir, que c'est le 14 avril 1803 que se réunissait à Lausanne, en assemblée solennelle et souveraine, le premier Grand Conseil élu par le peuple vaudois, alors nouvellement soustrait à la domination bernoise.

La République française venait de se constituer; devenue tout à coup puissante, elle offrait secours et appui à tous les peuples qui, comme le nôtre, aspiraient à la liberté. Cet appui, elle nous le prêta.

Avec la Constitution de 1798, nous primes rang dans l'Helvétie au même titre et avec les mêmes droits que nos anciens maîtres. Mais cette Constitution détruisant l'ancienne Confédération d'Etats, fit des cantons, jusqu'alors souverains, de simples départements ou préfectures.

Un tel régime, qui engendra en Suisse la discorde et la guerre civile, n'eut heureusement pas une existence bien longue; il prit fin avec la Constitution de 1803, qui rendit aux cantons leur autonomie et rétablit l'ancienne Confédération d'Etats.

Le pays de Vaud prit alors place comme canton souverain dans la Confédération, et son indépendance fut formellement reconnue par l'Acte de médiation.

Le premier acte effectif de souveraineté du peuple vaudois fut donc d'élire un Grand Conseil chargé de pourvoir à l'organisation du pays. Comme nous venons de le dire, ce Grand Conseil se réunit pour la première fois le 14 avril 1803. Il commença immédiatement cette série importante de travaux qui dotèrent notre petite patrie vaudoise d'un ensemble vraiment remarquable de lois civiles, politiques et administratives qui furent le point de départ de l'ère de liberté et de prospérité dont nous jouïmes dès lors.

La date du 14 avril, à laquelle nous touchons, évoque donc pour nous de grands souvenirs. Dans les premières années de notre indépendance, cet anniversaire était solennellement célébré par un culte public d'actions de grâces et par une fête nationale à laquelle tous prenaient part, riches et pauvres, jeunes et vieux.

Ma première patrouille.

(Souvenir de 1847.)

J'étais bien jeune alors, vingt ans peut-être; point de barbe et une expérience militaire... nulle. Les troupes vaudoises marchaient sur Fribourg, et notre bonne ville de V. n'avait d'autre garnison que des invalides, au nombre de 22. — La situation était grave, cependant: il résultait, de dépêches saisies, que les troupes valaisannes avaient ordre de se frayer un chemin sur Châtel en empruntant notre territoire.

La nuit venue, notre capitaine, vieille moustache en retraite, nous distribua nos rôles. Vous, me dit-il, qui êtes ingambe, commanderez la patrouille qui doit se mettre en rapport avec le village de X. Mot d'ordre: Adèle. — Ce nom, choisi à dessein, peut-être, me fit battre le cœur, et il me sembla que j'avais du courage pour quatre. — Adèle! Ah! mon Dieu, si j'osais vous dire! Mais il s'agit d'autres choses que d'amourettes.

Capitaine, je suis à vos ordres. Mes hommes?

— Choisissez.

Je pris au hasard. Leurs noms doivent passer à la postérité; les voici:

Katzenesser, professeur de violon; Valso, maître de danse; Michon, ministre hors de service.

En avant, arche. — Nous traversons la ville au pas de charge et enfilons cette route que vous connaissez. — Attention, maintenant, et les yeux ouverts. (Nous n'en avions que six entre nous quatre, plus trois paires de lunettes.) Nous ralentissons le pas; les étoiles scintillent calmes et paisibles, le sol, durci par le froid, résonne sous nos pas, et mon courage tend à se mettre au niveau de la température.

Halte! je vois quelque chose.

— Quelle idée, dit le danseur.

— Ce n'est pas une idée, mon bon, mais un sabre bien aiguisé.

Voyez plutôt. Nous examinons l'arme; elle portait l'écusson valaisan. — Volés, dit le pasteur; nous arrivons trop tard. — Tant mieux, dit Valso, autrement nous étions dans une belle danse. — Et sans violons, ajouta le quatrième.

Je passe le sabre à ma ceinture et nous nous remettons en marche. Au bout de quelques instants, nous entendons des voix basses derrière un mur de vigne.

— Qui est là ?... Point de réponse.

— Qui est là ? tonnerre, sac à papier. (Je ne jure pas d'habitude, mais quand on est militaire !)

— Répondez, ou je commande de faire feu !

Une tête, puis une autre, émergent au-dessus du mur.

— Ne tirez pas, grands dieux; nous sommes de bons chrétiens, de Mandruz, et allons voir notre Jean qui est à l'armée, et lui portons des saucisses. En voulez-vous ? pardi à votre service, elles sont sèches à point, car c'est ma femme, que voilà, qui les a faites. Et le bon homme de tendre ses provisions à mesure que sa femme les retirait d'un gros sac.

— Puisque vous prétendez être Vaudois, pourquoi vous cachez-vous ?

— Oh ! ma foi nous avons eu peur ; nous ne savions pas que nous rencontrerions d'aussi honnêtes gens. — En avez-vous rencontré d'autres ? — Pardi oui ; c'est-à-dire non, car nous nous sommes cachés quand nous les avons entendus.

— Etaient-ils nombreux ?

— Il y en avait une *puissante file* : ils parlaient allemand ou savoyard ; je ne sais lequel.

— Bon, descendez et venez avec nous jusqu'à X. ; je ne puis vous laisser aller seuls, ni distraire un homme de *mes forces* pour vous accompagner.

— Ah ! mais, dit le bon villageois, nous sommes fatigués, éreintés, ma vieille surtout, et retourner en arrière c'est bien dur.

— Préférez-vous être fusillés sur le coup ?

— Oh ! non, pardieu, et s'il n'y a pas d'autre *internative*, nous vous suivrons. Qu'en dis-tu, ma bonne ?

La vieille se mit à trotter après nous en essayant une larme. Quelques instants après, nous arrivions en vue du poste de X. Le factionnaire, ou, pour mieux dire, celui qui était censé jouer ce rôle, était nonchalemment appuyé contre une porte et fumait sa pipe ; d'armes, il n'en avait point. Dès qu'il nous aperçut, il fit quelques pas à notre rencontre et nous cria d'une voix rauque : « Qui êtes-vous, vous autres ? »

— Parbleu ! qui êtes-vous vous-même ; n'avez-vous point de mot d'ordre ?

— De l'ordre ? Allons donc, tout est sens dessus dessous chez nous depuis trois jours. A même que le *syndique* est parti.

— Il n'est point question de cela, que diable, il faut pouvoir se reconnaître dans des temps comme ceux-ci, et je vous dis que, pour ce soir, le mot d'ordre est « Adèle. »

— Ah ! bien oui, je t'en fiche, de ton Adèle, je n'y mets pas les pieds, son vin ne vaut pas l'eau du lac de Bret, à preuve que nous en avons encore là un demi brochet que nous ne pouvons pas boire et qui est à votre service. Chez Jean-Louis, à la bonne heure, voilà un homme qui a de l'ordre et de la conscience, avec une mère goutte de 45.

Désespérant de nous faire comprendre, nous retraçons nos pas, et, en moins d'une heure, nous

arrivions à la maison-de-ville de V. Le capitaine nous attendait.

— Qu'avez-vous là, dit-il ?

— Deux prisonniers, plus un sabre trouvé sur la route.

— Ventre saint gris, c'est un Valaisan, les drôles auront passé à droite, tandis que nous les attendions à gauche. Faut envoyer une estafette. Puis, se ravisant, il ajouta : Un sabre, au fait, n'est pas une armée ; si les ennemis avaient été nombreux, nous les aurions aperçus. Il en viendra d'autres, pour sûr ; il faut explorer le lac. Voyons, six hommes de bonne volonté, deux bateaux ; voici des fusées, sitôt que vous apercevrez quelque chose de suspect, vous nous lancerez un de ces bibelots.

Les hommes partirent.

Quant à vous autres, ajouta-t-il, ayez l'oreille au guet, les yeux ouverts et le nez en l'air.

L'ordre du chef fut obéi, et seize nez regardent au zénith.

— Fichue position pour des soldats, dit Valso ; demain, bien sûr, j'aurai un torticolis pommé, et, avec ça, allez faire un entrechat quelque peu chrétien. Impossible.

Dans ce moment, une traînée lumineuse passe sur nos têtes, et nous tous de crier : l'ennemi arrive ; aux armes !

Avant de prendre position, notre capitaine crut de son devoir de nous haranguer. Son discours, que je n'écoutai guère, se composait de vieux clichés démodés : « La Suisse, dit-il, a les yeux sur vous, il est beau de mourir pour son pays, etc. »

J'étais convaincu que la Suisse ne nous regardait pas plus que les quarante siècles des pyramides, et quant à admettre qu'il est beau de mourir pour son pays, j'avoue, à ma honte, que je trouvai l'expression sans justesse aucune. Mourir, n'importe comment et pourquoi, n'a rien de bien beau en soi, même lorsque cet acte a lieu au bruit du canon et de la musique ; d'ailleurs

Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors, etc.

Et Adèle, que ferait-elle sans moi ? Décidément, la vie a parfois des charmes.

Ces réflexions se passaient dans mon cerveau pendant que nous longions, à pas rapides, la rue du lac. Lorsque nous arrivâmes en face du n° 10, une lumière parut au second étage, une fenêtre s'ouvrit et Adèle fit de sa main un signe qu'un amoureux de vingt ans apprécie pour le moins autant qu'un homme de quarante. Qu'en dis-tu, jeune lecteur ?

En arrivant sur la place, nous fûmes placés en embuscade derrière les arbres et les murs qui bordent le lac et reçûmes l'injonction de faire feu au premier ordre.

Je ne sais si le service d'avant-postes a jamais été du goût des soldats, même les plus aguerris, et alors même qu'ils se savent soutenus par une armée ; mais pour des conscrits qui ne peuvent se replier que sur eux-mêmes c'est, je le déclare, une vilaine besogne.

Mon voisin Katzenesser faisait sans doute des réflexions aussi peu agréables que les miennes, car je l'entendais grommeler et vouer les catholiques à tous les diables de la mythologie. Les malédictions furent interrompues par un « Attention ! » prononcé à voix basse. Un bruit de rames se faisait entendre, puis, deux bateaux parurent à l'angle du quai. Mon cœur battait une marche accélérée. « Arrivez ! » dit le capitaine. Katzenesser perd la carte, et « crac, » il envoie une balle dans les branches d'un marronnier.

— Que les cinq cent mille dia... serrent le musicien, dit un des bateliers, car c'est de lui, bien sûr. Nous allons lui faire prendre un bain. — Katzenesser laisse tomber son arme, s'enfuit et... joue encore.

Nos bateliers prennent terre, nous nous pressons autour d'eux et les accablons de questions. — Nous n'avons pas vu un chat, disaient-ils.

— Bien, alors, mais pourquoi la fusée ?

— C'était une étoile filante. Nous l'avons bien vue, astrologues que vous êtes.

— C'est parbleu vrai, dit le capitaine; elle allait du Nord au Sud; nous n'y avons pas pensé.

Assez d'alertes pour la nuit. Allons dormir.

D. V.

Nous nous empressons de remercier l'auteur des lignes qui précèdent, et qui a été beaucoup trop modeste en ne signant que par ses initiales. C'est avec plaisir que nous ferons plus ample connaissance et que nous lui ouvrirons nos colonnes.

Le désespoir d'une mère.

Sous ce titre, nous empruntons à *l'Indépendance belge* l'émouvante histoire qu'on va lire, écrite par M. Jules Claretie, à l'occasion d'un projet de loi sur le duel, qui va être présenté à l'Assemblée nationale de Versailles :

Madame A... était demeurée veuve assez jeune encore avec un fils, son unique enfant, qu'elle adorait. C'était sa vie tout entière, ce fils. Il lui rappelait l'époux aimé, les joies du passé, il faisait renaître pour elle les espérances de l'avenir. Elle n'avait point voulu s'en séparer durant les années de collège et un précepteur était venu, au logis, faire l'éducation de l'enfant. Armand avait grandi ainsi, couvé, pour ainsi dire, sous l'aile maternelle, choyé et gâté, et il avait conservé en lui ce je ne sais quoi de féminin, de délicat et d'hésitant que gardent les enfants pétris, si je puis ainsi parler, par la main maternelle. C'était un homme pourtant. Déjà vingt ans, l'œil fier, le visage sympathique et beau, la loyauté dans le regard, mais une certaine timidité dans les manières, une sorte de défiance de lui-même unie à une tendresse naturelle très grande.

Armand avait rencontré, sur son chemin, une femme, fille de théâtre, ou du demi-monde, danseuse comme la *Stella* de M. Sardou, ou déclassée comme la *baronne d'Ange* de M. Dumas fils, je n'en sais rien. Bref, il l'avait aimée. Ces premières amours des cœurs confiants ont des crédulités et des fièvres singulières. Armand ne voyait que cette femme au monde, et la mère haïssait d'instinct cette étrangère, cette inconnue qui venait lui arracher une part du cœur de son fils. Elle se résignait pourtant, au moins en apparence. Elle souffrait. Un soir, Armand rentra un

peu pâle et l'air troublé au logis à l'heure du dîner. Il demeura silencieux pendant le repas. La mère questionnait : « Qu'as-tu donc ? Que se passe-t-il ? Es-tu malade ? Réponds moi ! » Il ne répondait pas.

Vers dix heures, le soir, Armand devint tout à coup attendri et, se rapprochant de sa mère, lui demanda, comme par hasard, s'il l'avait toujours rendue heureuse, si elle n'avait rien à lui reprocher, s'il avait été réellement un bon fils.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Je ne sais pas. Je voudrais seulement que vous me répondiez.

— Mon pauvre enfant, je t'aime, je n'ai jamais aimé que toi, tu le sais bien, je t'aime trop, je le sais à mon tour, et à l'idée que tu pourrais me manquer...

— Eh bien ?

— Mais non, je suis folle, tu m'aimes autant que jadis, quand tu étais petit. Il faut seulement m'habituer à te voir grand et libre. Je m'y ferai. Quant à toi, mon cher Armand, certes, je n'ai rien à te reprocher et tu es le plus honnête et le plus dévoué des fils !

— Bien vrai ? dit Armand avec un sourire de joie ; et prenant à deux mains la tête de sa mère, il la couvrit de baisers en répétant : — Je suis si heureux que tu me dises cela, chère mère !

— Pourquoi ?

— Pour rien. J'avais des remords, des craintes... N'est-ce pas, n'est-ce pas que j'ai été un bon fils ?

L'animation inaccoutumée d'Armand, le ton sur lequel ces paroles avaient été dites avaient profondément frappé Mme A... Elle n'attribuait d'ailleurs cette espèce de fièvre qu'à une impression passagère, et lorsque Armand prit congé d'elle pour aller reposer, après avoir lu un peu et travaillé dans sa chambre, elle ne songea plus à ces étranges questions de son fils. Tout à coup, comme elle allait elle-même se retirer, sonnait sa femme de chambre, celle-ci vint l'avertir qu'une dame était là, insistant pour entrer, quoique l'heure fût fort avancée. Il s'agissait, paraît-il, d'une affaire grave. Une affaire grave à onze heures du soir.

— Faites entrer, cette dame, dit madame A...

La femme de chambre introduisit une dame voilée, d'une tournure jeune et vêtue avec recherche. Madame A... fit signe à la visiteuse de s'asseoir.

— Je vous demande pardon, madame, répondit l'inconnue en demeurant debout, et je vous prie d'excuser la démarche que je viens faire auprès de vous. Elle serait impardonnable s'il ne s'agissait pas du salut, de la vie d'Armand...

— Armand ? dit la mère étonnée. Qui êtes-vous donc madame ?

— Permettez-moi de ne point me nommer pour ne pas vous forcer à me faire chasser, madame. Sachez seulement qu'à cause de moi, pour moi, maudite, Armand...

— Eh bien, Armand ?

— Armand va se battre !

— Lui ! mon fils !

— Se battre avec un homme qui ne pardonne pas, dont l'épée est implacable, le pistolet mortel, un duelliste consommé, un aventurier qui a tué déjà et qui tuera encore !

— Ah ! mon Dieu ! dit Mme A... en tombant comme foudroyée sur son fauteuil.

— Oh ! madame, madame, il n'y a pas de temps à perdre ; empêchez ce duel, reprit l'autre. Je viens vous avertir, je viens vous aider, si je puis, il ne faut pas qu'Armand se batte !